Document generated on 06/06/2025 4:45 a.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Après 20 ans, la tendance se maintient...

André Lavoie

Volume 15, Number 3, Fall 1996

URI: https://id.erudit.org/iderudit/860ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Lavoie, A. (1996). Après 20 ans, la tendance se maintient.... *Ciné-Bulles*, *15*(3), 2–3.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Après 20 ans, la tendance se maintient...

par André Lavoie

«Côté organisationnel, sans chercher la bête noire, les journalistes n'ont pas de louanges à faire au personnel du festival et aux attachés de presse (dont la langue de travail est l'anglais) qui les traitaient souvent avec mépris et désinvolture. Ce personnel devrait pourtant savoir que pour intéresser un public, il faut d'abord se concilier les médias par des relations publiques courtoises, cohérentes, intelligentes et professionnelles. La marge d'improvisation dans l'organisation de ce festival était malheureusement beaucoup trop évidente. La documentation concernant tous les événements du festival était distribuée à la presse de façon absolument sauvage et les journalistes devaient à l'occasion user de supplications grotesques pour obtenir laissez-passer et autres services.»
*(Angèle Dagenais, **le Devoir**, 15 septembre 1979, p. 27)*

«Mais le marasme du marché du film et la médiocrité des films en compétition empêchent le Festival de Montréal de se comparer avec les festivals d'envergure que sont Berlin, Venise ou Cannes. L'absence à Montréal de la presse internationale est à ce titre un symptôme que les organisateurs du festival auraient tort de sous-estimer.»
*(Francine Laurendeau, **le Devoir**, 29 août 1981, p. 7)*

Dans **le Cœur découvert**, un téléfilm de Jean-Yves Laforce d'après le roman de Michel Tremblay, Jean-Marc (Gilles Renaud), professeur de français et cinéphile à ses heures, quitte le Parisien au milieu d'une foule grouillante, celle du Festival des films du monde (FFM). Dans un geste de désespoir Jean-Marc lève les bras au ciel en hurlant: «J'ai vu cinq films aujourd'hui!!!» À ce que je sache, personne n'empêche qui que se soit, pas même Serge Losique, à en voir autant en si peu de temps. Mais pendant 10 jours, à la fin de l'été, Montréal reprend des airs de ville cinéphile pour mieux nous faire oublier le triste paysage cinématographique qui se modifie à peine pendant le reste de l'année. Mais peut-être Jean-Marc s'inquiète-t-il du fait que bon nombre de ces films ne reviendront jamais sur les écrans du Parisien, ni ailleurs...

Pour assouvir une telle passion avec autant de fougue, on se demande quelle mouche a bien pu piquer Jean-Marc. Probablement la même que celle qui pousse, chaque année depuis maintenant 20 ans, des milliers de cinéphiles virtuels que l'on a souvent peine à revoir dans les salles obscures après la Fête du travail. Mais le rendez-vous cinéphilique signé Serge Losique et Danièle Cauchard est inscrit à l'agenda de beaucoup de gens et il apparaît toujours comme incontournable parmi les événements culturels montréalais, surtout ceux qui battent leur plein durant la belle saison. Mais la présence du public signifie-t-elle que tout va pour le mieux, mission accomplie, et à l'année prochaine si tout va bien? Un simple survol sur la fondation de l'événement et tous les scandales, échanges musclés, bons coups et autres tempêtes qui ont jalonné son histoire n'a rien d'ennuyeux, bien au contraire. On comprend mieux également les rapports extrêmement tendus entre la direction du FFM d'une part et les médias et l'industrie cinématographique d'autre part. Si le 20e anniversaire de l'événement n'a pas donné lieu au débordement auquel on se serait attendu, c'est peut-être que personne n'a véritablement le cœur à festoyer. «Un festival, mais pas une fête», comme le soulignait si justement Odile Tremblay du ***Devoir***.

Le moins clairvoyant des psychanalystes aura vite compris que même pour un festival, il faut remonter à «l'enfance» pour comprendre une partie des maux qui l'affligent aujourd'hui. Comme Serge Losique ne fait à peu près jamais les choses sans y ajouter un léger parfum de controverse et de polémique, il a fallu que les premiers pas du FFM, en 1977, se fassent au moment même où l'Association québécoise des critiques tentait de mettre sur pied son propre événement, dans la foulée du Festival international du film de Montréal, dont la dernière édition avait eu lieu en 1967. Le premier, le Festival canadien des films du monde, avait trouvé refuge sur le site de Terre des hommes, le second, le Festival international du film de la critique québécoise, au théâtre Maisonneuve de la Place des arts; les deux se regardaient en chien de faïence... Après deux éditions, la critique a dû déclarer forfait, laissant la place au Festival de Serge Losique qui a vite pris le chemin du centre-ville après son exil dans les îles... Faut-il préciser qu'une partie de la critique a eu un peu de mal à digérer la victoire du compétiteur et que cette cuisante défaite a teinté les rapports entre la direction et ceux qui étaient chargés de couvrir l'événement encore en place?

Dès les premières éditions, le FFM a été placé sous le signe des stars et du cinéma international. Malheureusement, de nombreuses vedettes ont juré devant Dieu et devant les hommes que l'on ne les reverraient pas de sitôt à Montréal, en tout cas pas au mois d'août... Ingrid Bergman allait ouvrir le premier festival dans l'improvisation la plus totale; Alain Delon a fait la gueule pendant toute la durée de son séjour; Sergio Leone s'est permis de déclarer publiquement que «certains films de la compétition officielle étaient fort ennuyeux» (***le Devoir***, 15 septembre 1979, p. 27), etc. Et c'est sans compter la liste interminable des vedettes annoncées qui ne se sont jamais pointées ou celles à qui l'on a rendu hommage sans raison particulière et sans film important pour les accompagner. Le cas de Roger Moore dépassait l'entendement, porte-parole de l'UNICEF ou pas...

Nous disions plus haut que le FFM faisait la belle part au cinéma international, ce qui était et reste une excellente chose, les occasions de voir des films étrangers devenant de plus en plus rares, au grand comme au petit écran. Mais entre une dévotion absolue au cinéma d'ailleurs et un mépris souverain pour celui d'ici, il n'y a qu'un pas que le Festival a décidé de franchir, s'attirant ainsi les foudres de l'industrie locale. Les premières années furent marquées

par de véritables confrontations entre les réalisateurs et les distributeurs vis-à-vis d'une direction sourde à leurs revendications. La raison en est bien simple: pourquoi un festival largement subventionné par l'État québécois n'offre-t-il aucune visibilité au cinéma québécois? L'industrie en a gros sur le cœur et organise des manifestations pour perturber la tenue de l'événement, allant même jusqu'à vouloir mettre en place des événements parallèles. Sur la ligne de front, on trouvera même Arthur Lamothe à qui l'on rendait hommage cette année. Et dire que l'on reproche aux jeunes leur cynisme devant les convictions politiques de leurs aînés...

Pendant des années, un dossier a littéralement empoisonné le peu d'ambiance qui régnait au FFM et c'était celui, un peu lassant par les temps qui courent, de la langue... Les copies de films avec sous-titres français n'étaient guère faciles à dénicher et bon nombre de cinéphiles se plaignaient que Montréal, deuxième ville francophone du monde, ressemblait plutôt à Cleveland ou Seattle. Comme la direction du Festival «suggérait» une copie française et que les producteurs et les distributeurs américains comme étrangers se soucient souvent du marché francophone comme de leur dernière chemise, ils expédiaient des copies prêtes à être utilisées par la suite pour Toronto et d'autres festivals nord-américains. Le problème fut en partie réglé il y a quelques années puisque tous les films de la compétition officielle sont pourvus de sous-titres électroniques et même dans les deux langues lorsque les œuvres ne reflètent pas tout à fait la réalité linguistique de notre beau et grand pays.

Justement, parlant de cette compétition officielle, voilà un autre sujet qui fut problématique et contrairement à l'histoire des sous-titres, elle ne semble pas en voie de se régler... Objet de fierté pour Serge Losique mais perpétuel sujet de moquerie de la part des autres festivals et des médias locaux qui se sentent bien obligés de couvrir cette «prestigieuse» section... La percutante remarque de Francine Laurendeau, écrite en 1981 dans ***le Devoir*** (voir texte en colonne), garde toute son actualité. Pris en sandwich entre le Festival de Cannes et celui de Venise, le FFM n'a pas su présenter une sélection officielle prestigieuse parce que 1) les distributeurs des «chefs-d'œuvre» et autres films attendus préfèrent l'un ou autre festival européen — quand ce n'est pas celui de Toronto et 2) les «chefs-d'œuvre» et les films attendus ne courent pas les rues, encore moins les salles de cinéma depuis quelques années... Résultat: on se retrouve avec des téléfilms, des premières œuvres et des coproductions bâtardes dont seuls les Européens ont le secret. Si on a de la chance, on se retrouve devant Francisco Lombardi, Eliseo Subiela, Liv Ullman ou Christine Pascal mais la chance n'est pas toujours au rendez-vous. Et plutôt que de nous offrir, en guise de *party* d'anniversaire, 20 films québécois des 20 dernières dont la grande majorité n'ont jamais été présentés au FFM, pourquoi ne pas présenter les 19 films récipiendaires du Grand Prix des Amériques si la sélection officielle est si importante et prestigieuse? Ils sont nombreux à penser qu'il valait mieux revoir **J.-A. Martin, photographe** ou **Mourir à tue-tête**...

Parcourir en accéléré 20 ans de FFM, c'est se plonger dans une drôle de galère qui ne fut jamais en manque de scandales et de coups d'éclat: la disparition du festival de Québec dirigé par Bruno Bégin pour faire place à une succursale du FFM qui se spécialiserait dans l'humour; «l'affaire Boulad» où l'on avait refusé une carte de presse au critique Bernard Boulad parce qu'il a affirmé, dans le défunt magazine ***MTL***, que Serge Losique avait exercé des pressions sur le jury de l'édition de 1986 pour favoriser **Noces de sang** de Carlos Saura alors qu'il n'était pas au palmarès; «l'hommage» au cinéma chinois en 1990 alors que l'on n'avait pas encore fini d'enterrer les morts après le bain de sang du Printemps de Pékin; le mutisme total de Serge Losique sur le rapport SECOR qui recommandait une meilleure gestion de l'événement — ni plus ni moins que le *remake* du drame d'épouvante: le rapport Malouf.

Après ce panorama, comment se fait-il que le FFM attire maintenant près de 300 000 cinéphiles et que l'enthousiasme du public ne se dément pas? Les explications sont aussi nombreuses que puériles: les dates, les (quelques) têtes d'affiches, un certain snobisme peut-être comme dans le cas de notre ami Jean-Marc, les raisons ne manquent pas. Mais les cinéphiles montréalais sont peut-être nostalgiques et s'ennuient des belles années où Jean Drapeau régnait en roi et maître sur la ville. Avec des réflexions comme: «On a maintenant un produit, un produit qui peut mettre Montréal sur la carte du monde cinématographique.» (***le Devoir***, 12 septembre 1978) et «Je suis le Festival de Montréal» (***le Devoir***, 5 septembre 1985), nous voilà donc en terrain archiconnu. Et dire que tous croyaient que Pierre Bourque était le digne héritier du maire mégalomane! Avec Serge Losique dans les parages, nul doute qu'il aura à faire face à une redoutable — et véritable! — compétition. ■

«Tout le monde, dans la profession, mêlé un tant soit peu à la rubrique cinéma, a eu maille à partir avec Serge Losique qui (...) semble avoir un grand mal à communiquer son enthousiasme à son entourage et aux médias. Pourtant, dès qu'un journaliste dit un mot de travers sur sa personne ou sur son œuvre, Serge Losique appelle le rédacteur en chef ou le directeur du journal (...) pour se plaindre du traitement qu'il a reçu, ou, encore mieux, répond tout simplement par la bouche de son avocat.»
*(Angèle Dagenais, **le Devoir**, 16 août 1986, p. C1)*

«Ces deux-là (Serge Losique et Danièle Cauchard) forment probablement le plus étrange duo de l'histoire récente des événements culturels de Montréal. On se demande toujours de quel film de peur ils sortent et sur quelle planète ils vivent.

«À côté de Simard et Ménard, les gourous du jazz et granoles post-modernes qui ont merveilleusement réussi dans le plein air; à côté de Rozon, le visionnaire arriviste qui rit comme un pendu jusqu'à la première banque ou jusqu'au premier ministère; à côté de Chamberlan, le cascadeur brouillon et spécialiste du stunt publicitaire du Festival du nouveau cinéma et de la vidéo, Losique et Cauchard ressemblent à la version militaire des Jérolas.»
*(Nathalie Petrowski, **la Presse**, 12 août 1993, p. C3)*